

Carole Forget, Guy Cloutier, Margaret Michèle Cook

Jacques Paquin

Numéro 148, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68045ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2012). Compte rendu de [Carole Forget, Guy Cloutier, Margaret Michèle Cook]. *Lettres québécoises*, (148), 44–45.



CAROLE FORGET

L'écumante, avec des photographies en couleurs de Michel Depatie

Montréal, Le temps volé éditeur, collection « À l'escole de l'éscriptoire », 2011, 99 p., 55 \$.

Ce que raconte l'écume

Carole Forget et Michel Depatie ont cosigné un livre d'art remarquable de sensibilité et de justesse, retraçant par l'imaginaire le périple en mer d'un ancêtre commun.

R elieuse chiffon barbé. Demigardes de canson. Massicotage. Ce sont autant de termes qui font rêver et qui résonnent comme de séduisantes étrangetés aux oreilles des novices que nous sommes. Ces techniques, qui valent leur pesant d'or dans la confection d'un ouvrage d'art, témoignent d'un amour évident pour le travail artisanal. La devise de la maison n'est-elle pas, justement, *Pour le plaisir de la belle ouvrage*? Une fois franchie la page couverture dont le satiné invite à la caresse, le lecteur est aussitôt plongé dans le bleu profond de la page de garde, « le Poème de la mer » que chantait Rimbaud dans son « Bateau ivre ». La préface qui précède les poèmes en vers ne se limite pas à présenter les circonstances du projet, elle prend la forme d'un véritable petit essai littéraire qui explique le sens et les motifs de ce livre, fruit d'un compagnonnage entre la poète et le photographe, dans un accord parfait entre la main et le regard. Les deux auteurs se sont découvert un ancêtre commun, Nicolas Forget dit Depatie. Toutefois, loin de faire remonter les lecteurs aux origines de la recherche de ce personnage de la Nouvelle-France sombré depuis longtemps dans l'oubli, c'est l'invention d'un homme mais aussi la création d'une pérégrination en mer qui a été au cœur de cette aventure poétique : « Deux destins croisés célèbrent une même ombre d'origine, et l'embrun se trace un horizon — telle une impossibilité à frapper d'un autre sceau un ancêtre à jamais marqué par l'écumante. » (p. 14)

Qu'a vécu cet homme lors de son périple en 1642? Nous ne le saurons jamais. Forget et Depatie ont en quelque sorte intériorisé à partir de leur art respectif ce que peut être un voyage en mer, en mettant l'accent sur le caractère ineffable de cet espace indéchiffrable comme l'écume qu'on aperçoit à la surface changeante de la mer. Il n'en subsiste que des traces qui disparaissent au fur et à mesure. Les photographies de Michel Depatie nous montrent des étendues d'eau à diverses heures de la journée et, à travers leur étrange beauté, c'est l'illisible qui nous est donné à lire. La mer ne signifie rien, mais elle incite à la contemplation. Comment l'écrire, alors? Les séquences de poèmes de Carole Forget moutonnent sur un néant mouvant, réussissant une difficile épreuve, celle de transmettre l'expérience de l'infini, sans bouée mystique ou philosophique.

*le paysage ne s'insère pas dans le regard
l'autre versant de la marée
attend*

l'œil plongé en lui-même (p. 49)



CAROLE FORGET

Cette quête, qui est fondamentalement « un abordage de soi » (p. 31), a trouvé la forme qui lui convenait, dans la conjonction d'une plongée au-dedans et d'un regard qui glisse à la surface insondable de la mer.



GUY CLOUTIER

Un lent soulèvement, accompagné par des dessins de Pierre Pardon

Montréal, Le Noroît, 2012, 72 p., 17,95 \$.

Cette effraction qui ouvre l'espace

(Guy Cloutier)

Ce très beau recueil est issu de deux longs poèmes, l'un consacré à une musicienne, l'autre à un écrivain itinérant. Deux surfaces d'écriture, la partition et le carnet, conduisent à imaginer « la rame des rêves » (p. 53).

I l y a peu de poètes auxquels on pourrait comparer Guy Cloutier, mais risquons une association du côté européen, avec deux écrivains que j'apprécie particulièrement : le Français Georges Perros, auteur d'*Une vie ordinaire*, et le Belge Jean-Claude Pirotte, qui a remporté en 2011 le prix Apollinaire pour *Ajoie*. Leur poésie, j'en suis presque certain, passerait sans doute inaperçue ici, comme maintenant celle de Cloutier, qui n'a pas obtenu la reconnaissance à laquelle elle avait droit en dehors du cercle étroit des poètes. Cloutier, à l'instar de Perros et de Pirotte, écrit des vers qui font entendre une prose quotidienne, des vers-prose, pourrait-on dire. Et cette prose versifiée confie au rythme la mission de faire advenir le poème, puisque pour aucun des noms mentionnés, celle-ci n'est donnée au départ. Elle arrive, de surcroît (voyez aussi Jacques Brault, avec son récent *Dans la nuit du poème*). Les deux longs poèmes qui composent le recueil mettent en veilleuse l'expression de soi pour centrer l'attention sur deux individus, une pianiste et un écrivain. Le premier volet, intitulé « État d'alerte », est dédié à Nathalie Tremblay, la pianiste des récitals des Poètes de l'Amérique française dont Cloutier est le maître d'œuvre, depuis sa création. Comme Yves Bonnefoy dans son célèbre poème écrit en hommage « À la voix de Kathleen Ferrier », le

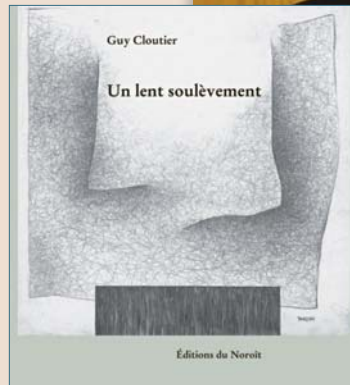
poète de Québec célèbre l'art de la musicienne, cherche à saisir le moment exact où celle-ci prendra son envol, à travers la juste analogie d'un oiseau bleu entouré de neige et de froid :

*Et sur la partition
les choses sont restées en l'état
L'oiseau bleu pourra reprendre son vol*

*À portée de main la ligne n'est pas dessinée
pas contour*

*Elle est la surface
Elle n'a pas besoin de lumière
Elle va où la lumière va (p. 17)*

Le volet suivant, « Nuits orphelines », est adressé à Marcel Lapointe, un nom qui m'est inconnu. Moins intéressé par l'état de grâce qu'il cherchait à capter chez la pianiste, le poète s'intéresse cette fois au déambulement d'un quidam qui erre, carnet en poche : « On l'a vu dans la ville / arpenter des heures à l'instinct // Puis dans un angle de *i* cassé s'appuyer / à un abord de porte du café / comme s'il était en attente d'une consolation // S'il trouvait supportable / d'habiter une histoire / qui ne lui appartenait pas vraiment » (p. 57). Cet hommage au carnetier anonyme pousse le détail jusqu'à reproduire, à l'occasion, les vers raturés d'un manuscrit. Si les deux poèmes peuvent, comme de raison, se lire indépendamment, on perçoit parfois des croisements entre les deux espaces ; l'auteur du



GUY CLOUTIER

calepin recopie une fugue, peut-être celle que s'apprête à jouer la pianiste ? Par ailleurs, la musicienne se tient immobile, c'est la musique qui sera à la source de l'événement, alors que l'inconnu est un errant urbain. Le passage d'une section à l'autre, d'une voix à l'autre représente peut-être bien cet esprit de la fugue. Le *soulèvement* du titre est pour ainsi dire ce qui viendrait de surcroît, lentement, malgré tout, même si on sait qu'« [i] n'y a pas de salut / l'écriture n'y conduit pas » (p. 68). Il est difficile de croire que ce poète n'a reçu aucun prix littéraire jusqu'ici. Vraiment difficile.

☆☆☆ ½

MARGARET MICHÈLE COOK

En contrepoint : les figures de l'île

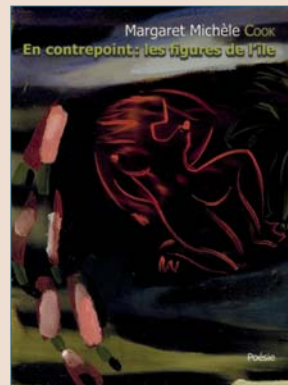
Ottawa, l'Interligne, 2012, 88 p., 12,95 \$.

La poète naturaliste

Contournant les évocations trop évidentes de l'imaginaire insulaire, le septième recueil de Margaret Michèle Cook, organisé selon divers plateaux de lecture, ajoute une nouvelle couleur à un thème qui demeure inépuisable.

Construits en contrepoint, comme l'indique l'intitulé, les textes exclusivement en prose alternent entre l'exploration minutieuse d'une île (à travers sa faune et sa flore) et la place de l'humain dans cet espace. Dit ainsi, on pourrait croire à une poésie qui ne sollicite que l'intellect, bien que la poésie de Cook ait parfois effectivement tendance à sortir l'arsenal un peu trop visible de l'analyse littéraire. C'est dans une double perspective, scientifique et lyrique, que ces *figures de l'île* sont cartographiées. Le style elliptique rend bien, par petites touches successives, le caractère pictural des descriptions de l'île ; il en est de même pour cette prose lacunaire qui inventorie le territoire. Mais surtout, cette île, c'est aussi la table de travail de la poète, une page vierge à explorer par la mosaïque des mots. En somme, l'insularité, c'est aussi une représentation de la poète, comme on le découvre dans la section « île » :

Elle pèse les ingrédients de sa vie en aval et en amont, sur le terrain. De son observatoire, elle voit l'arrivée du temps qu'il fera. La météorologie. Elle formule ses prévisions, toujours à réajuster. Et veille à la disposition des caractères sur la page. Le monde est un assemblage de détails qui nous saisissent. (p. 36)



MARGARET MICHÈLE COOK

La deuxième suite de poèmes entrelace les références shakespeariennes (*La tempête*) avec l'arrivée sur l'île d'un aviateur — que mettait en scène aussi *Grandes marées* de Jacques Poulin, vous vous souvenez ? Aussi, le titre donné à cette partie, « Transports », ne signale pas seulement un moyen mais un état, comme dans le transport amoureux. L'intrusion de cet étranger au sein de cet univers en apparence serein et maîtrisé vient troubler l'île comme la poète elle-même. Emportement souhaité sans doute d'une île qui se livrait déjà elle-même à une minutieuse enquête. L'union cosmique donne lieu à un passage réussi dans le dernier volet (« Apprivoisement ») : « Il recherche un nouveau dessin, une autre façon d'êtreindre. Il se trouve, dérangé, en elle. Comme un long et lent silence de diamant. » (p. 62)

Il y a peu de recueils de femmes au Québec (sauf de Jocelyne Felix et de Kim Doré) qui ont exploité des intertextes scientifiques et se sont plu aux décomptes taxinomiques. *En contrepoint : figures de l'île* est à mon humble avis le plus accompli des recueils que j'aie lus de cette poète.